

EN HOLLANDE.

JOURNAL D'UN TEMOIN.

LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES.

(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, novembre 1914.

Pour me rendre à Amsterdam, il m'a fallu d'abord traverser la moitié de la Belgique, de Bruxelles à Mouland, en automobile, et ensuite plus de la moitié de la Hollande, de Maastricht à Amsterdam, en train. On faisait en temps normal le voyage de Bruxelles à Amsterdam en un peu moins de quatre heures. Je suis parti à sept heures du matin, baigné dans un brouillard humide qui transperçait les vêtements, et arrivé à dix heures et demie du soir, après un arrêt forcé de trois heures à Maastricht, pour attendre le train. Les autorités militaires allemandes ne permettaient pas de pénétrer en

Hollande par un autre endroit, bien qu'elles se fussent déjà emparées d'Anvers, mais je ne devais pas trop me plaindre, car d'autres voyageurs avaient effectué le même trajet en cinq ou six jours, en étant obligés de transiter d'abord par l'Allemagne, où on les avait soumis à toute une série de formalités et de tracasseries.

Nous avons comme une flèche traversé le paysage pittoresque et accidenté du village d'Overijse, dont le chemin royal descend brusquement, tournant sur lui-même comme un escalier en colimaçon et rendu glissant par le brouillard, qui commençait à se transformer en pluie. Nous avons laissé derrière nous Wavre, qui étalait des blessures béantes de guerre : maisons éventrées, toits effondrés, murs perforés par les bombes. Plus loin, Jodoigne gardait des traces analogues de la catastrophe ; cependant mes yeux s'étaient déjà habitués au spectacle des ruines (**N.d.T.**) et, l'habitude aidant, il n'éveillait plus en moi de sentiments vifs ...

De part et d'autre du chemin, bordé d'arbres, qui traverse le plat pays, la vie paisible de la campagne continuait apparemment dans les villages qui n'avaient pas souffert, du moins d'après ce que je pouvais apercevoir de l'automobile. Si nous nous étions arrêtés, nous aurions peut-être appris que l'on y manquait de pain et que la faim frappait désormais aussi à leurs portes. A Hannut, il y avait une foire aux bestiaux, et les pauvres bêtes – des vaches, des bœufs, des moutons, et l'une ou l'autre rosse oubliée par les réquisitions belges et allemandes –, étaient attachées le long de la rue principale, attendant que surgisse de la masse de gens qui pullulait dans le village, le nouveau maître qui allait décider de leur sort, éleveur, agriculteur ou boucher. De nombreux soldats allemands circulaient parmi la foule bigarrée, contrastant par leurs uniformes gris et leurs grandes bottes sonores, sous la pluie qui avait fait ouvrir les immenses parapluies de la campagne. Nous sommes

passés avec difficulté, car la route était sillonnée par des véhicules de toutes sortes qui revenaient de ce marché, chargés d'acheteurs et de curieux, de fourrage et d'animaux ...

La paix muette des campagnes, que nous découvrons à travers le rideau mouvant de la pluie, avec ses nuances verdoyantes et blanchâtres, nous a tenu compagnie lors de la traversée des communes d'Hollogne, de Noville et de Bierset. La route était tapissée par les feuilles aux couleurs métallisées des arbres dépouillés par l'automne, feuilles de cuivre, de fer oxydé, de vieil or, et les branches, noires et lamentables, commençaient à se détacher sur le ciel couleur de cendres.

Nous sommes arrivés à hauteur du fort de Loncin, théâtre d'exploits que j'ai déjà narrés. (N.d.T.). Notre chauffeur nous a racontés, une fois de plus, l'héroïque défense et les derniers moments de cette fortification,

sur laquelle flottait à présent le drapeau prussien. Il avait lutté aux côtés du général Leman, au service de qui il était, et avait été l'un des rares à pouvoir s'échapper après la destruction, en fuyant à l'aveuglette, puis trouvant refuge de chaumière en chaumière, et ce jusqu'à Bruxelles. La localité de Loncin était détruite, de concert par les Belges et les Allemands, parce qu'elle avait été un champ de bataille, de longs jours durant.

Nous avons traversé Liège, sans nous arrêter si ce n'est pour exhiber six ou sept fois nos passeports, et nous n'avons vu que les traces des combats dans les faubourgs, où certaines maisons n'ont subi que quelques dégâts, d'autres ont été totalement détruites, et où le clocher d'une église, perforé d'un immense trou, ressemblait de loin à une jarre colossale, publicité pour l'un ou l'autre magasin d'articles domestiques. Plusieurs ponts, éventrés, avaient été étayés à l'aide de grandes poutres et de charpentes, d'autres gisaient au fond de la

Meuse. La ville était en apparence aussi animée que jadis et la circulation dans les rues du centre, intense.

Il était près de midi quand nous avons quitté la cité des princes-évêques, en suivant la rive de la Meuse que nous avons franchie un peu en amont sur un solide pont en bois improvisé par les ingénieurs allemands. Quelques maisons avaient été anéanties aux alentours, sûrement par les forts, tirant sur l'ennemi qui s'y abritait. Le contraste était impressionnant de ce côté-ci : sur les routes qui nous menaient vers Liège, nous avons rencontré de la vie, du mouvement, des véhicules chargés de victuailles, des files de charrettes croulant sous le poids de betteraves sucrières, des cavaliers, des piétons ; sur celle qui nous conduisait vers Visé, nous ne voyions rien, absolument rien, à l'exception des feuilles multicolores arrachées aux arbres par l'automne, jouets du vent jusqu'à ce que la pluie les immobilise sur le sol fangeux.

Visé ! (N.d.T.) Des ruines et des décombres, des décombres et des ruines. Des murs noircis, des squelettes de toits, des enchevêtrements inextricables de poutres à moitié brûlées, des escaliers en fer tordus et informes, des morceaux de meubles éclatés : un tremblement de terre complété par un incendie. Et, couronnant toute cette désolation, une solitude, un silence de mort. Il n'y avait dans les rues que deux soldats de la petite garnison allemande, qui montaient la garde près d'un pont, mais pas un chien, pas un chat, pas une poule, ni une palpitation de vie dans ce cimetière bouleversé.

C'était la même chose à Mouland (N.d.T.) ...

Nous avons franchi la frontière, que les Hollandais ont transformée en un camp retranché et que surveillaient de nombreuses forces, et nous avons gagné en toute hâte Maastricht, qui se trouve à faible distance, par un magnifique chemin bordé d'arbres. C'était

comme si nous quitions une lande dénudée. La vie reprenait ici tous ses droits et était plus intense que jamais. Des dizaines de véhicules de toutes sortes, remplis de gens, se dirigeaient vers la frontière. Il s'agissait de réfugiés belges qui regagnaient leur patrie, rassurés ou poussés par la misère et les inconvénients de l'exil, et je ne parviens pas à comprendre comment ni pourquoi la longue caravane n'avait pas encore atteint la Belgique, dont nous avons vu les routes si désertes. Sans doute avaient-ils quitté de grand matin quelque camp lointain, pour prendre leur petit déjeuner à Maastricht et poursuivre ensuite leur voyage.

La petite ville hollandaise qui d'ordinaire offre peu d'intérêt au voyageur, avec sa léthargique agglomération clairsemée et les rares monuments anciens qui lui restent, évoquait au moment de notre arrivée un vaste caravansérail, plein d'animation. Les rues regorgeaient de passants et les remuants bambins hollandais, qui

évoluent toujours en petites bandes, criant, chantant, sifflant et folâtrant, quand ils n'entourent pas en extase les étrangers, pour les contempler bouche bée comme des phénomènes et les poursuivre ensuite de leurs railleries voire de propos plus crus si l'on en vient aux mains, ces bambins couraient dans vos pieds et piaillaient comme jadis, mais ils paraissaient un peu plus familiarisés avec les étrangers et un peu moins xénophobes. Il est curieux de se dire que cette jeune turbulence se mue en cette maturité flegmatique, typique chez les graves Flamands.

Nous avions trois heures devant nous avant le départ du train pour Amsterdam et nous aurions pu les mettre à profit pour visiter la ville. Mais il était urgent de déjeuner et comme, dit Rodin, en Hollande *la lenteur est une beauté*, nous avons passé notre temps à attendre les plats sur une table modeste et sobre mais pas mal du tout à l'hôtel du Lévrier et de l'Aigle Noir,

plein de clients à cette époque, des Belges en majorité. Et quand nous avons pu quitter la table, il était précisément temps de gagner la gare.

Le train s'est ébranlé et, peu après, s'est abattue sur nous une nuit noire et profonde, déchirée seulement de temps à autre par les réverbères de quelque village lointain ou les lampes à pétrole de l'une ou l'autre gare que nous traversions sans nous arrêter et qui semblaient rayer les vitres du wagon de fugitives lignes de lumière. Le convoi était bourré de passagers parce que, depuis plusieurs jours, un phénomène étrange se produisait : tandis que de nombreux fugitifs regagnaient la Belgique, en quête de leur foyer qui gisait peut-être sous les décombres, d'autres – moins nombreux il est vrai – fuyaient à leur tour, cherchant refuge en Hollande ou en Angleterre.

Nous progressions avec une lenteur extrême et, malgré cela, aux environs d'Utrecht, le train ralentit

encore sa marche afin, m'a-t-on appris par la suite, d'aborder la « *zone d'eau* », en l'occurrence les inondations artificielles que les Hollandais ont provoquées dès le début de la guerre pour préserver leur territoire contre toute attaque éventuelle. Les autres convois que nous croisions étaient remplis de soldats et, dans toutes les gares, prédominaient les uniformes, gris comme ceux des Allemands, mais avec beaucoup plus de dorures, de bordures aux couleurs vives et de galons rouges, qui rendent inutile la précaution de choisir des tons que l'on peut confondre avec l'horizon et avec le sol. C'est que la Hollande veut à tout prix échapper à la guerre, rester neutre, ne pas subir le même sort malheureux que la pauvre Belgique, et tant pis pour les inondations et les habiles efforts diplomatiques de son gouvernement, qui, ne négligeant rien de tout ce qui peut le compromettre, a déjà rappelé trois cent mille hommes sous les armes.

A l'exception de Rotterdam, indiscutablement germanophile, les sympathies de la Hollande vont à la Belgique et, en second lieu, à la France. Les troupes sont solidaires des Belges et, si elles avaient pu, elles se seraient précipitées dès le premier instant à leur secours. Les chefs et les officiels – qui, apparemment, ne sont pas du même avis – ont dû faire de véritables efforts pour les contenir sur la frontière, lors de l'invasion des Allemands. Pour eux, il s'agissait de leur propre pays.

Mais si la Hollande, jalouse de sa paix, ne s'est pas précipitée au secours de la Belgique menacée et envahie après les premiers désastres, elle a accordé aux Belges la plus fraternelle et la plus généreuse des hospitalités, sans reculer devant aucun sacrifice. Et, si cela avait été le cas, elle avait seulement agi de la sorte quand elle avait été confrontée à l'impossibilité matérielle de faire mieux. Peuple et gouvernement y ont collaboré avec une même ardeur : certaines villes et certains villages

hollandais ont vu leur population doubler du jour au lendemain. Des centaines de milliers de Belges se sont réfugiés dans le pays ami et on peut dire que tous les habitants d'Anvers ont soudain été transvasés en Hollande.

A Amsterdam, à La Haye, de toutes parts, on n'entendait plus parler que le français ou le dialecte flamand de Belgique.

A Bergen-op-Zoom, on avait monté 350 tentes de campagne pour loger 6.500 réfugiés. C'était une petite ville belge en territoire étranger, une ville de toile, c'est vrai, mais également un abri inestimable en de telles circonstances. En plusieurs autres points frontaliers, à Roosendaal par exemple, on a construit du jour au lendemain de vastes hangars en bois, à titre d'asiles de nuit, où les fugitifs obtenaient pour quelques centimes un toit, une botte de paille sur laquelle se coucher, un chauffage qui maintenait une température agréable à

l'intérieur, et une tasse de café au lait le matin. Mais il s'agissait déjà là d'initiatives privées. Beaucoup d'habitants les logeaient et les nourrissaient gratuitement, les comités de bienfaisance leur procuraient un asile et du pain, le gouvernement hollandais débloquent généreusement de fortes sommes pour leur entretien et payait une pension aux particuliers qui en hébergeaient beaucoup. A Hontenisse, petite commune de 5.000 habitants du Brabant hollandais, il y avait encore 18.000 réfugiés le 22 octobre et il avait fallu leur ériger un campement, comme à Bergen-op-Zoom. Le pays était, en somme, rempli de Belges, dont certains évaluaient le nombre à 600.000, d'autres à un million. Le chiffre exact doit se situer entre les deux.

Il faut, en plus, y ajouter les soldats des armées belligérantes qui, ayant pénétré en territoire hollandais en uniforme et avec leurs armes, ont dû être désarmés et internés selon les règles de la neutralité, afin qu'ils ne

puissent pas reprendre le combat. Ils sont comme des prisonniers et il y en a, en grand nombre, répartis dans divers camps.



Les Allemands se trouvent, sous bonne garde, à Bergen,

près de Alkmaar ; les Anglais à Groningen ; les Belges, beaucoup plus nombreux, à Gaasterland, Leeuwarden, Kampen, Zwolle, Amersfoort et Harderwijk (**N.d.T.**). Il y a là-bas plusieurs milliers de mes amis belges, qui n'ont même pas eu à combattre.

La situation était difficile et le gouvernement anglais voulut alléger les charges qui pesaient sur les Pays-Bas, mettant à sa disposition la somme de 50.000 livres sterling. Mais les Néerlandais ne l'acceptèrent pas, même s'ils remercièrent pour l'intention, disant qu'ils voulaient supporter seuls les frais occasionnés par leur franche hospitalité. Néanmoins, étant donné que les motifs de l'exode n'existaient plus pour beaucoup de réfugiés, le Ministre de l'Intérieur, Monsieur Pieter Cort van der Linden, envoya une circulaire aux gouverneurs de province déclarant que les bourgmestres feraient bien d'inviter les réfugiés à regagner leur foyer, mais sans exercer aucune pression directe ni indirecte pour les faire quitter le pays.

"Les fugitifs", ajoutait le ministre, "sont libres de s'en aller ou de rester et il faudra leur fournir le nécessaire s'ils sont dans le besoin".

Anvers étant occupée dans les conditions que l'on sait, l'autorité militaire allemande et même les autorités communales belges (**N.d.T.** : Louis Franck) invitèrent les Anversois à revenir dans la ville déserte, leur garantissant qu'ils n'auraient rien à craindre.

Le retour des réfugiés belges a dès lors commencé, d'abord timidement, ensuite de façon de plus en plus résolue. Le 22 octobre, ils repartaient en masse, surtout des provinces du sud et à destination d'Anvers. Lors des réunions que tenaient ceux qui restaient pour discuter des affaires en rapport avec leur situation irrégulière, les orateurs les invitaient à retourner et, lors d'une assemblée ayant eu lieu à Breda, le même jour, on a lu un avis, adressé aux employés d'Anvers qui avaient fui lors du bombardement, leur déclarant qu'ils pouvaient revenir.

10.119 Anversois repartirent, rien que pour la localité de Roosendaal ; le 23, les départs, pour le même endroit, se sont élevés à 16.768 et ils ont continué dans la même proportion durant plusieurs jours.

Mais nombreux étaient ceux qui étaient décidés à rester ou à s'en aller pour la France ou l'Angleterre pour ne pas subir la domination allemande et essayer d'être utiles à leur pays, en prenant les armes pour le défendre. Lors d'une réunion tenue à Amsterdam, le comité belge s'est occupé des fonctionnaires, employés et particuliers qui se trouvent dans ce cas et qui déclarent : "*Nous ne voulons pas travailler pour un intérêt personnel mais bien pour le gouvernement belge et les alliés*". Mais ils n'ont pu prendre aucune décision, à ce moment-là, si ce n'est procurer des facilités à tous ceux qui voulaient passer en Angleterre et en France.

Entretiens, le comité d'information établi à Anvers leur faisait savoir que, selon les déclarations du colonel

von Bodenhausen, commandant de la place, pouvaient entrer et sortir librement d'Anvers tous ceux qui respecteraient les prescriptions de contrôle, à l'exception des jeunes qui avaient été dans le service militaire actif. Ceux de la levée de 1914, qui furent appelés sous les armes, pourront revenir en Belgique et ne seront pas considérés comme prisonniers de guerre mais ils ne pourraient pas sortir du pays et leurs parents seraient responsables d'eux. Dans ces conditions, un grand nombre de jeunes ont préféré ne pas revenir.

Le gouvernement belge, dans l'intervalle, fait publier au *Moniteur*, qui paraît au Havre – d'où l'ont répercuté de nombreux journaux français, anglais et hollandais –, l'appel suivant (**N.d.T.** : du 26 octobre 1914) que, malheureusement, on n'a pas pu diffuser en Belgique, où presque personne ne le connaît :

"Chassées de leurs villes et de leurs villages par les horreurs de l'invasion, de nombreuses familles belges

ont dû chercher refuge à l'étranger. Elles ont trouvé ce refuge dans des pays hospitaliers où, tant les pouvoirs publics que les populations leur ont témoigné une bonté dont la Nation conservera le souvenir le plus reconnaissant.

"A toutes ces familles s'impose le même devoir de ne jamais oublier la patrie absente, où des parents, des amis, des compagnons de travail, souffrent si cruellement. Qu'elles s'efforcent par leur courage et leur dignité, en ces jours d'épreuves, d'augmenter encore plus les sympathies que témoignent à la Belgique dans le monde entier toutes les intelligences droites et les coeurs généreux. Que leurs pensées, leurs espoirs et leurs actes tendent toujours vers ce but sacré : la libération du territoire.

"Nombreuses sont les familles qui comptent encore des hommes et des jeunes gens aptes au service militaire. Beaucoup se sont enrôlés et s'enrôlent tous les

jours spontanément dans notre armée. Il importe que tous en fassent de même sans tarder.

"Au nom du roi et de la Nation, nous adressons un appel solennel à tous les Belges valides et spécialement à ceux âgés de 18 à 30 ans, afin qu'ils s'enrôlent en qualité de volontaires pour la durée du temps de guerre. Toutes facilités leur seront données à cet effet. Il suffira qu'ils s'adressent aux Consuls de Belgique. Ceux-ci, après s'être assurés qu'aucun motif majeur d'ordre moral ou physique les rend inaptes au service, leur feront, s'il y a lieu, l'avance des frais en vue de leur permettre de rejoindre immédiatement les centres d'enrôlement en Angleterre et en France.

"Les Belges célibataires âgés de 18 à 30 ans qui n'auront pas répondu à cet appel avant le 15 novembre prochain pourront être réquisitionnés d'office pour être employés à des travaux d'ordre militaire, conformément à la loi du 14 août 1887.

(**N.d.T.** : partie reproduite, e. a., dans le quotidien français, *Journal du Lot*, du 8 novembre 1914)

"Nous comptons que tous accompliront leur devoir.

"Victime d'une félonie dont l'Histoire n'offre pas d'exemples, la Belgique n'a jamais eu plus de titres et plus de droit à l'aide de ses fils. Que tous, sous les ordres d'un roi dont nous sommes fiers, s'efforcent d'hâter l'heure où nous devons nous retrouver unis et indépendants et libres sur le sol de cette patrie aimée, dont les souffrances la rendent encore plus chère."

Accourront-ils ? Accourront-ils ? ... Je crois que oui !

Mais voyons ce qui se passe, entretemps, en Hollande même.

Le député Pieter Jelles Troelstra, membre de la seconde chambre des états généraux de Hollande et chef du parti socialiste, revenait de Berlin, où l'avait mené "*une petite mission diplomatique*", d'après les mots de *Het Volk*, porte-parole de son parti. Un membre

important du socialisme allemand, le docteur Adolf Müller, de Munich, lui avait affirmé que le gouvernement allemand était encore loin de songer à toucher à l'indépendance des Pays-Bas et d'exercer la moindre influence sur son libre arbitre. "*L'Allemagne ne tentera jamais*", déclarait Müller, "*d'obliger la Hollande à adopter une attitude qui ne soit pas conforme aux désirs de la nation*" (N.d.T. : 27 octobre 1914). Troelstra a voulu se rendre personnellement compte de la valeur de cette déclaration et savoir si elle reflétait réellement les intentions du gouvernement allemand et, par conséquent, l'ambassadeur à La Haye lui a obtenu par télégraphe une entrevue avec le sous-secrétaire d'état intérimaire des affaires étrangères, Monsieur Arthur Zimmermann, qui remplaçait momentanément Gottlieb von Jagow. Zimmermann lui a fait les déclarations suivantes (N.d.T. : reproduites, e. a., dans la *Feuille d'avis de Neufchâtel*, du 31 octobre 1914) :

- *Je ne peux que confirmer les paroles de Monsieur Müller. Le gouvernement allemand apprécie les Hollandais et connaît leur esprit d'indépendance qui fait d'eux, comme mes compatriotes de la Prusse orientale, un peuple opiniâtre. Que voulons-nous entreprendre avec vous ? Pas un homme sérieux ne pense chez nous à faire violence aux Hollandais et à incorporer la Hollande à l'empire allemand. Quoique telle ou telle personne privée puisse avoir dit ou écrit précédemment à ce sujet, il y a dans le gouvernement allemand unanimité complète pour reconnaître l'indépendance absolue et l'inviolabilité de la Hollande. Je puis vous en donner l'assurance, non seulement personnelle mais officielle. Cela au sujet de l'indépendance politique, qui vous intéresse en première ligne. Au sujet des rapports économiques après la guerre, on ne peut encore rien dire de précis. Mais je puis bien me représenter qu'après la guerre*

un rapprochement économique entre différents Etats se développera et que la Hollande considérera comme de son propre intérêt de s'y rattacher. Mais, aussi dans ce cas, un rapprochement entre nous et la Hollande ne peut s'opérer que par des voies amicales."

Commentant cette déclaration, le journal conservateur allemand ***Deutsche Tageszeitung*** a dit : "*Monsieur Zimmermann s'est fait l'écho non seulement de l'opinion du gouvernement allemand mais encore de l'opinion de la nation allemande entière. Nous savons que les Hollandais prétendent être des Hollandais et pas autre chose. En outre, laissant de côté tout autre considération et partant d'un point de vue purement personnel, nous devons croire qu'une Hollande indépendante sera toujours une bien meilleure voisine pour l'empire allemand qu'une Hollande sur laquelle l'Allemagne aurait exercé une pression quelconque"*.

La presse hollandaise a consacré une attention particulière à l'affaire et le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, quotidien à tendances germanophiles, disait :

"Les déclarations de monsieur Zimmermann sont complètement rassurantes ... Celle relative à notre «indépendance politique » essaie de nous donner l'assurance que, quelle que soit l'issue de la guerre, la Hollande conservera sa position actuelle, du moins pour ce qui dépend de l'Allemagne, c'est tout ce que tout Hollandais désire. Depuis de nombreuses années, la Hollande occupe en Europe la place d'une puissance complètement indépendante qui, dans les grandes questions de politique internationale, a toujours conservé une attitude strictement neutre. Ainsi, notre pays tend à maintenir cette situation, la seule qui lui assure la défense de ses intérêts. Nous souhaiterions vivre en bonne intelligence avec les puissances voisines, sans nous lier par des relations spécialement étroites avec aucune d'elles.

Cela se sait à Berlin, à Londres, partout. La diplomatie hollandaise n'a pas cessé de le déclarer très loyalement. Il semble toutefois que, dans les derniers temps, la position des Pays-Bas n'était pas bien comprise en Allemagne. Monsieur Zimmermann a imposé le silence à ceux qui ne la comprenaient pas. Peut-être a-t-il rendu un service à ceux qui, dans notre pays, se laissent envahir par la peur. Par ailleurs, il nous semble que les déclarations de monsieur Zimmermann ne font que confirmer la déclaration de la Mer du Nord et le mémorandum qui y a été ajouté, tous deux ratifiés par l'Allemagne ... Quant à notre situation économique, monsieur Zimmermann s'est exprimé en termes prudents. Monsieur Zimmermann assure qu'il est impossible de se représenter quelle sera cette situation après la guerre. Il est évident qu'un rapprochement économique avec d'autres nations est souhaitable également pour notre pays. Mais ce rapprochement doit se produire en accord avec les principes qui nous ont

guidés jusqu'à présent, considérant que nous avons toujours essayé de jeter les bases de rapprochements analogues au moyen de traités de commerce, avec toutes les puissances, sans manifester de préférences envers l'une ou l'autre, et sans nouer de relations plus étroites avec aucune d'entre elles. Nous ne voulons pas accorder des faveurs ou des avantages économiques à un état sans nous déclarer disposés à traiter les autres de la même façon et leur concéder les mêmes conditions."

Mais le **Telegraaf** (N.d.T.) d'Amsterdam, n'a pas vu les choses d'un si bon oeil. Selon lui, les mots "*après la guerre*" signifient, dans la bouche de monsieur Zimmermann :

"Quand nous les Allemands aurons triomphé, nous aurons la bonté de ne pas toucher à l'indépendance politique de la Hollande, mais sa politique économique aura vécu. Evidemment. Qui en a douté dans notre pays neutre ? L'Allemagne victorieuse, notre petit pays sera

entouré de tous côtés par le grand empire allemand. Amsterdam et Rotterdam auront des concurrents tels qu'Anvers, Emden, Bremen, Hambourg. Nos ports seront paralysés. Et la Hollande, politiquement indépendante, « s'annexera d'elle-même », pour utiliser la boutade de Bismarck, à moins qu'elle se rende absolument dépendante de l'Allemagne du point de vue économique."

Et cette dépendance, les Allemands ne l'acceptent pas même sous forme d'hypothèse ; ils ont en effet tenté de placer en Hollande une partie de leur emprunt de guerre, et une maison hollando-allemande a publié des annonces invitant le public à profiter de la baisse de l'emprunt d'Etat allemand de 5%, dont la cote était descendue à 87 3/4. Simultanément, le *Deutsche Tageszeitung* disait que, en raison de la baisse anormale du change, la Hollande était un marché tout indiqué pour l'emprunt allemand, d'autant plus que la Bourse hollandaise était menacée par une avalanche

de titres américains et russes dès que rouvriraient les autres bourses ; il ajoutait que l'empire souffre énormément de la dépréciation de sa monnaie-papier et que, ce qu'il perd à ce niveau, c'est la Hollande qui le gagne, élément qui exige une compensation. Mais le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* a répliqué adroitement au journal allemand en disant que les Hollandais n'ont provoqué en aucune manière la situation qui les favorise, que l'Allemagne elle-même l'a engendrée en interdisant l'exportation de l'or, ce qui a obligé ses commerçants et banquiers à une offre exagérée de monnaie-papier, génératrice d'une dépréciation facile à prévoir. L'Allemagne paie donc ce qu'elle achète en Hollande, beaucoup plus cher, en plus de la dure nécessité de ne pas discuter le prix de ce qu'il lui faut, mais de cela personne si ce n'est elle n'est responsable. Quant aux titres allemands, les rares demandes qui ont été faites en Hollande émanent d'Allemands et elles sont évidemment dictées par un

sentiment patriotique. Les Hollandais se réservent sans doute pour couvrir leur propre emprunt national de 250.000.000 florins, destinés à éviter la guerre ou à la soutenir, le cas échéant ...

Néanmoins, ne croyez pas que, en Hollande, on ne parle que de la guerre, ni que les villes ont perdu en animation. On dit, c'est exact, que le commerce est paralysé et que l'on ne fait pas d'affaires mais, avec l'afflux de réfugiés, les soldats qui se promènent aux heures de permission, les bataillons qui, orchestre en tête, traversent les rues, surtout le matin, les gens qui vaquent à leurs occupations ou à leurs loisirs, cela remplit les hôtels et les cafés, chaque ville semble être en fête. Il est certain qu'il faut se coucher tôt, en raison de l'état de siège ; mais les théâtres et les cinématographes fonctionnent jusqu'à minuit et demi, les trams circulent comme d'ordinaire, et le nombre des dames et fillettes cyclistes – qui est extraordinaire en Hollande – n'a pas diminué.

A Amsterdam où, par bonheur, je suis arrivé à temps pour que l'un des grands bateaux à vapeur hollandais achemine ma correspondance à Buenos Aires, il n'y avait pas, pour quelqu'un comme moi qui ignore et ignorera la langue néerlandaise, d'autre indice de la guerre que les grandes cartes d'Europe centrale criblées de petits drapeaux de couleurs, exposées au public dans de nombreuses vitrines, et les bulletins avec les dernières nouvelles, collés sur les vitres des bureaux de tabac et d'autres commerces. Ce soir-là, la Voorburgwal débordait de passants, d'un bout à l'autre, entre les boutiques et les cafés resplendissant de lumière, tout comme la Kalverstraat, plus aristocratique en matière de concurrence. Quel contraste avec les grands boulevards de Bruxelles, déserts et lugubres à neuf heures du soir, sous la clarté moribonde des réverbères éclairant à moitié ! ...

La Haye, où je me suis rendu le lendemain, présente

le même cadre. Sauf que les hôtels sont encore plus bondés de Belges fugitifs, qui commentent de façon animée les événements avec l'exubérance de méridionaux. Beaucoup d'Anversoïis parlent d'affaires et expédient en plein café une copieuse correspondance commerciale ; on les entend parler de recouvrements et de remboursements, de virements, du prix des céréales, des arrivées possibles de marchandises et de nourriture, de la prochaine récolte de blé en Argentine, du marché universel, enfin. La vie continue malgré les catastrophes.

Tant à Amsterdam qu'à La Haye, beaucoup de mes illusions se sont évanouies. A Bruxelles, en entendant presque quotidiennement le canon – dont, apparemment, les détonations sont perçues à des distances incroyables – et bercés par les nouvelles optimistes, aussi fausses qu'optimistes, nous pouvions croire que les Allemands reculaient, qu'ils avaient évacué la France, qu'ils ne tarderaient pas à être rejetés hors de Belgique. La réalité

m'a surpris. Les lignes des belligérants sont sur les cartes bien différentes que dans l'imagination et, ici, on est mieux informé qu'à Bruxelles, isolée de tout contact, de toute nouvelle ... Il faudra attendre des mois, de longs mois, avant que la Russie ait pu envahir à son tour, comme une fourmilière qui déferle, comme une nuée de sauterelles qui avance malgré tous les obstacles, parce que cette possibilité n'est pas réservée aux Allemands.

Comme il est dommage que le salut de la civilisation latine doive venir du nord ! Quel malheur que cette guerre barbare doive encore durer ! ...

Et, pourtant, ici aussi, on entend le canon. Depuis la plage de Scheveningen, jusqu'à récemment pleine de baigneurs et éblouissante de luxe, depuis toute la côte, on entend le canon dans la Mer du Nord. Il tonne, nuit et jour, sans arrêt. Où ? Pourquoi ? Personne ne le sait. Est-ce que ce sont des exercices de tir ? Est-ce que ce sont des batailles navales ? On l'ignore. Mais on

entend le canon ...

Il y a également des mines flottantes. Un bateau de pêcheurs hollandais vient de heurter l'une d'elles, coulant avec tout son équipage. Et les rudes et courageux pêcheurs de harengs n'osent plus prendre la mer ...

Un bateau à vapeur, chargé de fugitifs qui se rendaient en Angleterre, a également fait naufrage, à cause d'une mine, et quelques-uns de ses passagers, n'ayant pas le sang froid nécessaire pour mettre à profit le sauvetage organisé par les navires fréquentant les mêmes eaux, ont péri noyés ... Ce sont des épisodes de l'immense tragédie, qui passent inaperçus ! Comment parler de dizaines de victimes alors que, sur les lignes de front, il y en a des milliers qui, chaque jour, mordent la poussière ? ...

Et ces bateaux à vapeur de réfugiés qui gagnent l'Angleterre ! ... Comment les décrire ? Le plus misérable

navire d'immigrants pour l'Amérique du Sud est un miracle de confort à côté de ceux où ils sont entassés.

Dans une de leurs cabines, on regroupe parfois trente ou quarante enfants de deux à sept ans, qui ne connaissent pas leurs noms, qui ignorent comment s'appellent leurs parents, où ils sont nés, quelle langue ou quel dialecte ils devraient parler. Et les catastrophes qui ont ému l'Humanité entière, la destruction de Messine (**N.d.T.** : 28 décembre 1908), le naufrage du *Titanic* (**N.d.T.** : 14 avril 1912), me semblent, à côté de cela, de simples bagatelles dont nous n'aurions pas dû faire cas.

Nous sommes au milieu d'un cataclysme que l'on n'a jamais imaginé. Mais nous n'en prenons pas la mesure parce que nous ne disposons pas d'un point de vue suffisamment élevé pour dominer tout l'horizon ...

Pour ma part, je dois déclarer, avec une profonde mélancolie, que l'Amérique s'enrichira des dépouilles de

l'Europe. C'est bien triste parce qu'il faut s'enrichir avec ce que l'on crée soi-même, non avec les restes d'autrui ; par l'effort personnel, non en raison de la faiblesse des autres. Mais ce qui me console, c'est cet espoir :

L'Amérique peut recueillir, du flot de sang dans lequel elle s'éteint, brûlant encore, le flambeau de la civilisation.

Qu'il en soit ainsi !

*

Mon court séjour en Hollande – où m'avait mené l'absolue nécessité de me mettre en contact avec *La Nación*, dont j'étais *coupé* depuis plusieurs mois et de prendre des mesures afin que mes lettres parviennent à leur destinataire –, fut pour moi comme une bouffée d'air frais pour un asphyxié. Mais ma famille et mon poste m'attendaient à Bruxelles – le globe sous lequel nous vivions en mourant, privés de communications avec le monde, avec une menace vague mais

permanente et terrible pesant sur notre tête –, et il fallait retourner.

Je le fis via Anvers, qui avait recouvré en partie son animation, et via Malines, dans les décombres de laquelle vivaient désormais des gens taciturnes et tristes.

Depuis Malines jusqu'à l'entrée de Bruxelles, notre automobile laissa derrière elle une caravane interminable d'hommes et de femmes en carrioles et à pieds, qui saturait littéralement la route.

C'était le *jour des morts* et des milliers de personnes s'étaient rendues en pieux pèlerinage sur les champs de bataille et dans les villes détruites.

Roberto J. Payró

Copyright, 2015 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française.

PAYRO ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo. En Holanda (26)* » ; in LA NACION ; 28/12/1914.

PAYRO ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo. En Holanda (27)* » ; in LA NACION ; 29/12/1914.

PAYRO ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo. En Holanda (28)* » ; in LA NACION ; 30/12/1914.

Notes du traducteur (N.d.T.) :

Roberto J. Payró utilise principalement le mot « *Hollande* » (comme beaucoup de ses contemporains) au lieu de « *Pays-Bas* » alors que cette appellation ne désigne que deux des provinces à l'ouest.

Roberto J. Payró a déjà parlé de Loncin, e. a., dans :

« *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde*

Bruselas (13) : **Las fortalezas belgas** », in *LA NACION* ; 30/11/1914.

<http://www.idesetautres.be/upload/19140815%20PAYRO%20PRISE%20DU%20FORT%20DE%20LONCIN%20FORTERESSES%20BELGES.pdf>

« (...) mes yeux s'étaient déjà habitués au spectacle des ruines » :

<http://idesetautres.be/upload/191412J%20PAYRO%20PEGRINACION%20A%20LAS%20RUINAS%20FR.pdf>

Roberto J. Payró a déjà évoqué Mouland et Visé, e. a., dans :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140814%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

Camps belges aux Pays-Bas en 1914 :

http://www.1914-1918.be/civil_exode.php

http://www.1914-1918.be/soldat_omer_habaru.php

<http://ceuxde14-18.skynetblogs.be/archive/2012/11/29/jules-victor-louis-celestin-et-alphonse-internes-en-hollande.html>

Les camps d'internement en Hollande

On sait que les soldats étrangers qui ont été internés, après avoir franchi nos frontières, ont été répartis sur des camps établis en différents endroits de notre pays.

A Bergen, près d'Alkmaar, se trouvent les soldats allemands; les soldats anglais sont à Groningue.

Les soldats belges ont été dirigés sur les camps de Gaasterland, Leeuwarden, Kampen, Zwolle, Amersfoort et Haderwyk,

Rappelons que, pour tout renseignement concernant ces derniers, il faut s'adresser à la commission centrale des réfugiés belges, Lange Voorhout, 45, à La Haye.

Toutefois, comme les noms de soldats belges internés n'ont pas encore été tous portés à la connaissance du bureau, il lui est impossible pour le moment de répondre à toutes les demandes qui lui ont été adressées par voie télégraphique ou autre.

En tout cas, des listes comprenant les noms des Belges internés seront communiquées sous peu au ministre de Belgique à La Haye. Il est probable que l'on pourra se procurer des exemplaires de ces listes en Belgique et en Hollande par l'entremise de la légation de Belgique à La Haye.

(* Gazette de Hollande -, 24 oct.).

http://pages14-18.mesdiscussions.net/pages1418/Forum-Pages-d-Histoire-armees-etrangeres/soldats-internes-hollande-sujet_12_1.htm

<http://www.forumeerstewereldoorlog.nl/>

« (...) même les autorités communales belges (**N.d.T.** : Louis Franck) invitèrent les Anversois à revenir dans la ville déserte » ; voir, e. a. : « *Le 13 octobre (1914), Louis Franck (Député libéral d'Anvers) rédige une déclaration appelant les habitants d'Anvers à regagner leurs foyers* », in Michaël AMARA, « *L'Exode de 14. La fuite des populations civiles face au tourbillon de l'invasion* », **CHTP-BEG (Cahiers d'histoire du temps présent)** N°15 / 2005 ; Bruxelles ; CEGESOMA, page 55.

http://www.cegesoma.be/docs/media/chtp_beg/chtp_15/cftp15_006_Amara.pdf

« Le gouvernement belge, dans l'intervalle, fait publier au **Moniteur**, qui paraît au Havre (...) l'appel suivant que, malheureusement, on n'a pas pu diffuser en Belgique, où presque personne ne le connaît » :

APPEL
Aux Belges résidant en France

Sur la demande du Gouvernement belge, le Ministre de l'Intérieur porte à la connaissance des réfugiés belges actuellement en France l'extrait suivant de l'appel qui leur est adressé par le Gouvernement de leur pays :

« 26 octobre 1914.

<p>« Au nom du Roi et de la Nation, nous adressons un appel solennel à tous les Belges valides et spécialement à ceux âgés de 18 à 30 ans, afin qu'ils s'enrôlent en qualité de volontaires pour la durée du temps de guerre. Toutes facilités leur seront données à cet effet. Il suffit qu'ils s'adressent aux Consuls de Belgique. Ceux-ci, après s'être assurés qu'aucun motif majeur d'ordre moral ou physique ne les rend inaptes au service, leur feront, s'il y a lieu, l'avance des frais en vue de leur permettre de rejoindre immédiatement les centres d'enrôlement en Angleterre et en France.</p> <p>« Les Belges célibataires âgés de 18 à 30 ans qui n'auront pas répondu à cet appel avant le 15 novembre prochain, pourront être réquisitionnés d'office pour être employés à des travaux d'ordre militaire, conformément à la loi du 14 août 1887. »</p>	<p>« Uit naam des Konings en der Natie, richten wij een plechtigen oproep tot al de tot den dienst bekwaame Belgen, inzonderheid tot diegenen van 18 tot 30 jaar oud, opdat zij zich aanneven als vrijwilligers voor den duur van den oorlogstijd. Te dien einde zal hun alle gemakkelijheid gegeven worden. Het zal volstaan voor hen zich aan te melden bij de Consula van België. Diezen na zich vergewist te hebben dat geene ernstige reden van zedijken of lichamelijken aard hen onbekwaam maakt tot den dienst, zullen hant. wane het voeg geest, de kosten voorschieten om hun toe te laten zich dadelijk naar de aanwervingplaatsen in Engeland en in Frankrijk te begeven.</p> <p>« De ongehuwde Belgen van 18 tot 30 jaar oud die dezen oproep voor 15 November aanstaande niet hebben beantwoord, zullen van ambtwege kunnen opgeëischt worden om te worden gebruikt voor werken van militair aard, overeenkomstig de wet van 14 Augustus 1887. »</p>
---	--

Le Ministre de l'Intérieur,
L. MALVY.

Journal du Lot, N°179, dimanche 8 novembre 1914
(54^{ème} année), page 2 :

<http://fr.calameo.com/read/003679386315ff9abaf29>

« *L'appel du gouvernement belge et du roi Albert 1^{er} fut publié dans des journaux introduits clandestinement en Belgique, notamment le **Rotterdamsche Courant** et le **Tilburgsche Courant**, le plus souvent au départ de Baerle-Duc. Lorsque l'occupant constata que le gouvernement belge au Havre avait publié des messages dans les journaux hollandais, une censure sévère fut instaurée et la vente libre de journaux fut interdite* » in Alex VANNESTE, « *Le premier « Rideau de fer » ? La clôture électrifiée à la frontière belgo-hollandaise pendant la Première Guerre mondiale* », in **Bulletin de Dexia Banque** ; Bruxelles ; Dexia Banque ; 2000 (54^{ème} année), N°214, page 40 (note 6)

<https://www.google.be/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&sou>

[rce=web&cd=3&cad=rja&uact=8&ved=0CCoQFjAC&url=http%3A%2F%2Fwww.ucsia.org%2Fdownload.aspx%3Ffile%3Dalex.vanneste%26n%3D8941%26ct%3D005468%26e%3D320899&ei=hGpDVePsIoOLsgGLvYDwBQ&usg=AFQjCNHY_imeozwVkIEPKu69sQ5LkRySZg&bvm=bv.92189499,d.bGg](http://www.ucsia.org/download.aspx?file=alex.vanneste%26n%3D8941%26ct%3D005468%26e%3D320899&ei=hGpDVePsIoOLsgGLvYDwBQ&usg=AFQjCNHY_imeozwVkIEPKu69sQ5LkRySZg&bvm=bv.92189499,d.bGg)

« *L'interview parut le 27 octobre 1914 dans le journal socialiste **Het Volk** et fut repris le lendemain dans le **Kölnische Zeitung** » . En allemand, in Marc Frey ; *Der Erste Weltkrieg und die Niederlande : Ein neutrales Land im politischen und wirtschaftlichen Kalkül der Kriegsgegner* ; Berlin; Akademie Verlag / Walter De Gruyter, 1998, 411 pages. (**page 72, note 71**)*

„Subventionierung“ zweier Redakteure des regierungsnahen und offiziösen *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, die regelmäßig erhebliche Summen (zwischen fünf- und zehntausend Reichsmark) erhielten und dafür deutschfreundliche Artikel verfaßten sowie darüber wachen sollten, daß der *opinion leader* keinen anti-deutschen Kurs einschlug.⁶⁹ Außerdem verschickte Cremer regelmäßig eine große Zahl deutscher Zeitungen und Propagandaschriften; seine monatlichen Aufwendungen erreichten im Frühjahr 1915 bereits die beträchtliche Summe von 15,000 Gulden.⁷⁰ Unterstaatssekretär Arthur Zimmermann wandte sich Ende Oktober 1914 direkt an die niederländische Bevölkerung. In einem Interview mit dem Führer der niederländischen Sozialdemokratie, J.P. Troelstra, beteuerte Zimmermann, Deutschland denke nicht an eine Annexion Belgiens. Gleichzeitig erklärte er jedoch, es sei vorstellbar, daß sich auf Dauer Belgien und die Niederlande wirtschaftlich enger an das Reich anlehnen könnten.⁷¹ Es ist kaum verwunderlich, daß Zimmermanns Äußerungen vollkommen ihren Zweck verfehlten und genau die gegenteilige Wirkung erzielten. Da half es wenig, wenn das Auswärtige Amt gebetsmühlenartig wiederholte, man habe noch keine Entscheidung über die Zukunft Belgiens getroffen. Niemandem in den Niederlanden konnte verborgen bleiben, daß die deutsche Politik im Krieg Tatsachen schuf, die nur schwer mit den vagen Verlautbarungen in Übereinstimmung zu bringen waren.⁷² Daß durch Kriegseinwirkung geschädigte niederländische Anteilseigner an belgischen Unternehmen großzügig entschädigt

66 Rüdiger Neter an August Stein (beide Frankfurter Zeitung), 27. Oktober 1914, PA, AA, R 8312; Zimmermann an Carl Gneist, Konsul in Rotterdam, 17. Dezember 1914, ebd., R 8313.

67 Wende, Belgische Frage, S. 33. Einigen Erfolg muß die Veröffentlichung der Dokumente gehabt haben. Selbst der entschieden anti-deutsche niederländische Gesandte in London, Swinderen, warf unter dem Eindruck der Dokumente der belgischen Politik der Vorkriegszeit schwere Versäumnisse und Fehler vor. Swinderen an Loudon, 2. Februar 1915, ARA-II, BuZa, Kabinettsarchief, 218.

68 Abteilung IIIb der OHL an AA, 21. Januar 1915, PA, AA, R 8316.

69 Aufzeichnung im Auswärtigen Amt, 10. Februar 1915, BPNL, VII, Nr. 2.

70 Cremer an Wilhelm v. Radowitz, Geheimer Legationsrat in der Nachrichtenabteilung des AA, 25. August 1915, PA, AA, R 120973.

71 Das Interview erschien am 27. Oktober 1914 im sozialistischen *Het Volk* und wurde am folgenden Tag von der *Kölnischen Zeitung* nachgedruckt. Vgl. auch Hans W. Gatzke, *Germany's Drive to the West*, Baltimore 1950, S. 53; Japikse, *Stellung Hollands*, S. 70.

72 Der Ausbeutung der belgischen Wirtschaft folgte die gezielte wirtschaftliche Durchdringung. Seit Ende 1916 ging die Reichsleitung planmäßig daran, belgisches und französisches Eigentum in deutsches umzuwandeln. Dies sollte auch im Fall einer Aufgabe Belgiens die dauernde Abhängigkeit von Deutschland garantieren. Vgl. beispielsweise die detaillierte Beschreibung belgischer Unternehmen in Wilhelm Bürklin, *Handbuch des belgischen Wirtschaftslebens*, Göttingen und Berlin 1916.

« *Le député Pieter Jelles Troelstra (...) venait de revenir de Berlin* ». Voir, e.a. : « *Germany and Holland. When Germany wins* » in **Hawera & Normanby Star**, Volume LXVIII, 16 December 1914, page 2

<http://paperspast.natlib.govt.nz/cgi-bin/paperspast?a=d&d=HNS19141216.1.2&e=-----10--1----0-->

« *Zimmermann lui fit les déclarations suivantes (...)* », reproduites, e. a., dans la *Feuille d'avis de Neufchâtel*, N°254, del 31 de octubre de 1914 (176^{ème} année) : « *L'Allemagne et la Hollande* », p. 3.

GERMANY AND HOLLAND

"WHEN GERMANY WINS."

Herr Adolf Müller, a leading German Socialist, recently visited the Hague, and assured Mr. M. P. J. Troelstra, a brother Socialist, that Germany had no intention of violating Dutch independence and freedom of action. Mr. Troelstra afterwards went to Berlin, and (says the London correspondent of the Otago Daily Times) asked Herr Zimmermann, German Acting-Secretary of State for Foreign Affairs, for confirmation of this statement. Herr Zimmermann replied:

"I can only confirm Herr Müller's words. The German Government knows the Hollanders. It knows they are a self-reliant and, just like my East Prussian fellow-countrymen, a willful people. How should we begin with them? No serious man among us thinks of doing violence to the Hollanders in order to annex your country to the German Empire. Whatever any private person may have said or written earlier in regard to this, there is the most complete unanimity in the German Government with respect to the unconditional recognition of Holland's independence and integrity. This, I can assure you, not only personally but also officially. This much concerns political independence, which rightly interests you first. Concerning economic relations after the war, nothing certain can be said at present. I should imagine that in connection with the war an economic rapprochement would develop between various States, and that then Holland itself would deem it in its own interest to associate itself therewith. But even in such a case anything new between us and Holland would only come to pass in a friendly manner."

The Telegraaf, a leading Dutch paper, makes the following editorial comment:

"Herr Zimmermann's statement lacks nothing in clearness. It means: 'When we Germans have won the war we shall be so kind as not to touch Holland's political independence, but it's all up with its economic independence.' Naturally. Has anyone in neutral Holland ever doubted it? With Germany as victor, which implies that England is annihilated at sea—excusez du peu—our little country will be entirely surrounded by the German Empire. Amsterdam and Rotterdam would, with competitors like Antwerp, Emden, Bremen, and Hamburg, be strangled to death; and Holland, left politically independent, will 'annektieren' itself, to employ Bismarck's expression, unless it makes itself wholly dependent on Germany. Then shall our ports grow and flourish, and the German invasion, at present already so strong in Rotterdam, will visibly increase. And, because a country which is economically dependent on another country must drop as ripe fruit into the lap of its powerful neighbour, our political independence will be over as well, as has always been foreseen. It must be taken for granted, of course, that England's naval predominance ceases with this war."

L'Allemagne et la Hollande

Le chef des démocrates-socialistes hollandais, M. Trœlstra, a eu une conversation avec M. Zimmermann, sous-secrétaire d'Etat allemand aux affaires étrangères, qui lui a dit :

« Le gouvernement allemand apprécie les Hollandais et connaît leur esprit d'indépendance qui fait d'eux, comme de mes compatriotes de la Prusse orientale, un peuple opiniâtre. Que voulons-nous entreprendre avec vous ? Pas un homme sérieux ne pense chez nous à faire violence aux Hollandais et à incorporer la Hollande à l'empire allemand. Quoi que telle ou telle personne privée puisse avoir dit ou écrit, précédemment à ce sujet, il y a dans le gouvernement allemand unanimité complète, pour reconnaître l'indépendance absolue et l'inviolabilité de la Hollande. Je puis vous en donner l'assurance non seulement personnelle, mais officielle. « Cela au sujet de l'indépendance politique, qui vous intéresse en première ligne. Au sujet des rapports économiques après la guerre, on ne peut encore rien dire de précis. Mais je puis bien me représenter qu'après la guerre un rapprochement économique entre différents Etats se développera et que la Hollande considérera comme de son propre intérêt de s'y rattacher. » Mais, aussi dans ce cas, un rapprochement entre nous et la Hollande ne peut s'opérer que par des voies amicales. »